

Zeitschrift: Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 47 (1996)

Heft: 1: Die achtziger Jahre = Les années 80 = Gli anni '80

Vorwort: Editorial = Editoriale

Autor: Kübler, Christof

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Editorial

Mit einem Paukenschlag begann sie am 30. Mai 1980, die Ära der von eigentümlicher Geschäftigkeit geprägten achtziger Jahre. Das Datum steht für den sogenannten Opernhauskrawall, später gemeinhin als «Zürcher Jugendunruhen» bekannt. Nicht weniger überraschend endet sie mit dem Fall der Berliner Mauer am 9. November 1989. Die Aufbruchstimmung der Jahre um 1970 weicht in den achtziger Jahren, so scheint es, den individuellen Sinnkrisen. Das Jahrzehnt ist widersprüchlich, exaltiert kreativ, es polarisiert und verdrängt.

Das Jahrzehnt steht für den ersten grossen Atomunfall in Tschernobyl im Jahre 1986, das Jahrzehnt steht auch für einen in breiten Bevölkerungskreisen hierzulande bislang nicht gekannten erschütterten Glauben an den Staat. Dieser «Staatsverdruss» wurde mitunter ausgelöst durch den Aufstieg und Fall der ersten Bundesrätin und kulminierte im Fichenskandal. Die verdeckt auftretende neue Armut – nur widerwillig zur Kenntnis genommen – stellte plötzlich unangenehme, existentielle Fragen an die reiche Industriegesellschaft. Das Ozonloch und der nicht weniger abstrakte saure Regen wurden in den Medien nachdrücklich thematisiert, standen aber dennoch einer enormen Anzahl neuzugelassener Automobile gegenüber. Darin sind wohl Verdrängungsmechanismen auszumachen, die ihr Äquivalent unter anderem in der boomenden Design-Kultur oder in der zusehends auf die Form bedachten Architekturentwicklung haben.

Die Ästhetisierung tangierte alle Bereiche des Lebens und machte auch vor dem verborgenen Gegenstand nicht halt. Alle nur erdenklichen Artefakte wurden von der Emigkeit der Gestalterinnen und Gestalter vereinnahmt und in jeder nur erdenklichen Form auf den Markt gebracht. Sie wurden mit der Ausstellung «Mehrwert», veranstaltet vom Museum für Gestaltung in Zürich im Jahre 1991, unter einem Dach zusammengeführt. Industrie stand dem Kunsthandwerk gegenüber, das Industrieobjekt dem Kunstobjekt, der werkbündlerische Funktions- und Formbegriff war bald einmal korrumpiert, oder präziser gesagt, um weitere Betrachtendstandpunkte erweitert. Individuelle Gestalt war en vogue, wenn sie auch industriell fabriziert war. Der grosse Erfolg der Swatch gehörte dazu. Die erste Kollektion wurde 1983 lanciert, und bereits zwei Jahre später wurde mit «Blackout» eine Uhr angepriesen, welche der Zeitangabe nurmehr sekundäre Funktion zumass. Das Jahrzehnt machte auch vor der Selbststilisierung nicht halt: der «Yuppie» betrat die Bühne der achtziger Jahre.

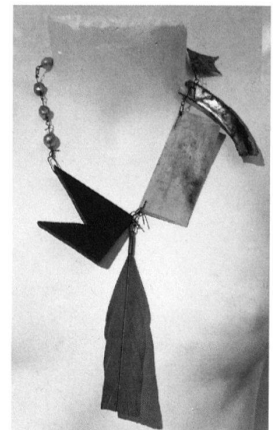
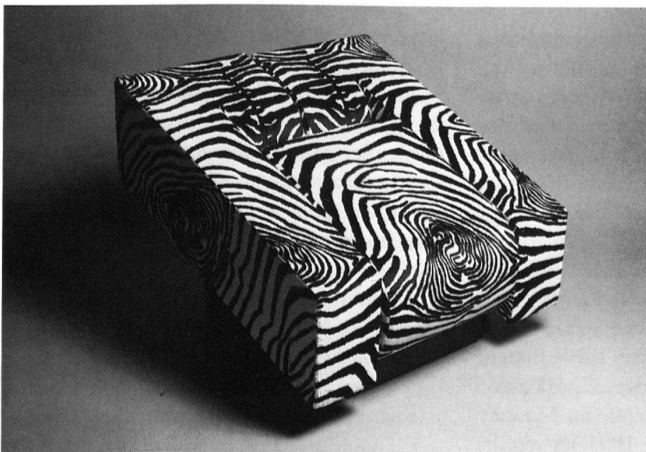
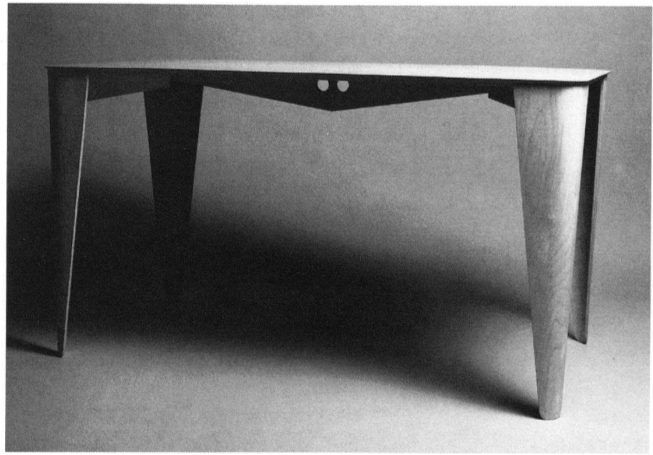
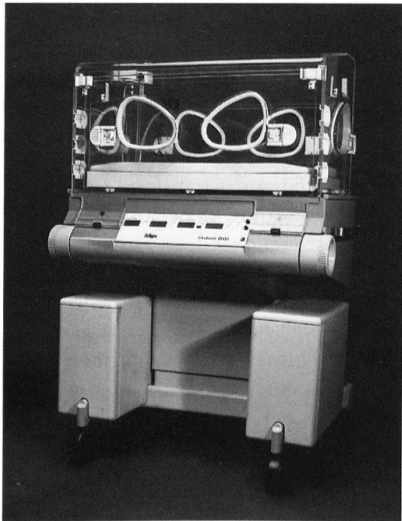
Den Verschleiss an Formen und Waren war durch solches Tun und Handeln enorm gross und die Verfallszeit entsprechend kurz. Es erstaunt nicht, dass gerade auch Beständiges und Bestehendes, Statisches und weniger Prozesshaftes Nachfrage verzeichnete oder dieser fieberhafte Status Quo zum künstlerischen Thema gemacht, hinterleuchtet und befragt wurde.

Zur hautnahen Realität und längerfristig nachhaltigen Wirkung wurde in diesen Jahren die seit der Jahrhundertmitte thematisierte elektronische Revolution: Abertausende von PCs (Personal Computers) hielten auch in der Schweizer Wohnung Einzug, sei diese auf High-Tech, Trans-High-Tech, auf Traditional, Minimal, «Gute Form» oder ganz einfach auf Rustikalität getrimmt. Gleichzeitig fanden neue Medien massiv Eingang in die Kunstlandschaft. Für die achtziger Jahre wird inskünftig wohl das in Avantgardekreisen heute bereits «überholte» Videoband eindruckliches Zeugnis davon ablegen.

Der vielleicht wichtigste kulturelle Aspekt betrifft die Debatte um die sogenannte Postmoderne. Mit viel Engagement wurde von allen Seiten die bereits 200jährige Tradition der Moderne (Französische Revolution 1789) aufgegriffen, erörtert und hinterfragt. Die Diskussionen umfassten das ganze politische, wirtschaftliche wie ästhetische Spektrum. Die mangelnde Begriffsdefinition des Wortes «postmodern» führte jedoch über weite Strecken, speziell innerhalb der Architekturdebatte, zu vielen Missverständnissen. Sie sind bis heute nur teilweise ausgeräumt. Auf den einen oder anderen hier kurz gestreiften Aspekt werden die versammelten Beiträge im vorliegenden Heft näher eingehen.

Christof Kübler

Produkte und Objekte aus den achtziger Jahren, gezeigt im Rahmen der Ausstellung «Mehrwert» (1991) im Museum für Gestaltung in Zürich (v. l. n. r. und o. n. u.): Incubator 8000, Sperrholztisch (H. P. Weidmann), Sessel (Mario Botta), Schmuck (Bernhard Schobinger), Kleiderinstallation (Christa de Carouge).



Editorial

Tout commence en fanfare le 30 mai 1980, date des fameux événements de l'opéra connus plus communément par la suite sous le nom de «mouvement contestataire zurichois». De manière tout aussi surprenante, l'agitation propre aux années 80 retombe avec la chute du mur de Berlin, le 9 novembre 1989. L'atmosphère des lendemains qui chantent avait marqué le tournant des années 1970. Elle semble faire place, dans les années 1980, à une crise individuelle du sens. La décennie est faite de contradictions, elle exalte la créativité, polarise et refoule.

Les années 80 sont marquées par le premier grand accident nucléaire à Tschernobyl en 1986, mais aussi, pour une large partie de la population, par une crise de confiance envers le gouvernement sans précédent dans notre pays. Ce «désenchantement» est alimenté par l'ascension et la chute de la première conseillère fédérale. Il culminera avec le scandale des fiches. La nouvelle pauvreté avance masquée – elle est affrontée à contrecœur – et pose soudain des questions déstabilisantes et existentielles à la société industrielle des nantis. Le trou dans la couche d'ozone et les pluies acides – des faits concrets – sont thématiques avec insistance par les médias mais la quantité des nouveaux véhicules immatriculés demeure en progression constante. Des mécanismes de refoulement sont à l'œuvre qui trouvent leur traduction dans le boom de la culture du design ou dans l'attention croissante que l'architecture voue à la forme.

L'esthétisation s'étend à tous les domaines de la vie et n'épargne pas jusqu'à l'objet le plus banal. Des artefacts de toutes natures sont assimilés par les créateurs et lancés sur le marché sous les formes les plus variées. L'exposition «Mehrwert» («Plus-value») tenue au Museum für Gestaltung à Zurich en 1991 les réunira dans un même espace. L'industrie confrontée à l'artisanat, l'objet industriel juxtaposé à l'objet artistique montreront la perversion du concept forme et fonction tel que l'avait élaboré le Werkbund ou, pour être plus précis, son élargissement à de nouvelles manières de voir. Dans les années 80, la forme individualisée est en vogue, quand bien même fabriquée à l'échelle industrielle. L'incroyable succès rencontré par la Swatch s'inscrit dans cette perspective. La première collection est lancée en 1983. A peine deux ans plus tard, avec «Blackout», une montre qui place l'heure au second plan se taille un succès phénoménal. La décennie ne recule pas devant l'autostylisation: c'est dans les années 80 que le «Yuppie» fait sa véritable entrée en scène.

A ce train, les formes et les produits s'usent, ils perdent vite leur actualité et leur dévaluation est d'autant plus rapide. On ne saurait

donc s'étonner que les valeurs sûres du passé et du présent, le statique et le moins dynamique fonctionnent comme des valeurs refuges et que cet attachement fiévreux au statu quo soit interrogé, éclairé et thématisé par les artistes.

Annoncée depuis le milieu du siècle, la révolution électronique se transforme en une expérience concrète dont on peut mesurer désormais les conséquences à long terme: des milliers de P.C. («Personal Computers») font leur entrée dans la maison suisse, qu'elle soit high tech, trans high tech, traditionnelle, minimale, «Gute Form» ou tout simplement rustique. Parallèlement, les nouveaux médias occupent une place toujours plus considérable dans le paysage artistique. Pour témoigner le plus représentatif de cette explosion on citera la vidéo, autrefois réservée à l'avant-garde et aujourd'hui déjà «dépassée».

Mais l'aspect culturel peut-être le plus important a trait aux débats autour du «post-moderne». Avec beaucoup d'enthousiasme on se lève partout pour revendiquer, attaquer, défendre, examiner, interroger une tradition de la modernité déjà bicentenaire (Révolution française, 1789). Le spectre de la discussion est large, englobant aussi bien le politique et l'économique que l'esthétique. Cependant, la définition conceptuelle insuffisante du terme conduit le plus souvent à des malentendus, en particulier dans le domaine de l'architecture. Ces malentendus sont aujourd'hui encore loin d'être résolus. Les articles réunis pour ce numéro approfondissent les aspects les plus marquants de ces problématiques que nous n'avons fait qu'effleurer.

Christof Kübler

Con un rullo di tamburo, il 30 maggio 1980, prese avvio l'era caratterizzata da una particolare operosità: gli anni Ottanta. Questa data coincide con il cosiddetto tumulto del Teatro dell'Opera, più tardi conosciuto come «i moti giovanili zurighesi». Non meno sorprendentemente termina con la caduta del Muro di Berlino il 9 novembre 1989. L'atmosfera insurrezionale degli anni a cavallo del 1970 lascia il posto negli anni Ottanta, così sembra, alle crisi dei sensi individuali. La decade è contraddittoria, esaltatamente creativa, polarizzante e soppressiva.

Gli anni Ottanta lasciano in eredità il primo grande incidente nucleare a Cernobyl nel 1986, ed anche la perdita di fiducia nello Stato, fino ad ora qui da noi sconosciuta, in vasti strati della popolazione. Tale «disgusto» nei confronti dello Stato fu determinato, tra l'altro, dall'ascesa e caduta della prima consigliera federale e culminò nello scandalo delle schedature. La nuova povertà, celata e incalzante – riconosciuta contro voglia – pose improvvisamente nuove domande alla ricca società industriale. Il «buco» dell'ozono e la non meno astratta pioggia acida furono riportati con vigore dai media; tuttavia aumentò enormemente il numero di automobili di nuova immatricolazione. All'interno di tutto ciò si distinguono meccanismi soppressivi, che vivono talvolta il loro equivalente nella esplosiva cultura del design oppure nello sviluppo dell'architettura intenta visibilmente alla forma.

L'estetizzazione toccò tutti gli aspetti del vivere non arrestandosi nemmeno di fronte al più segreto degli oggetti. Artisti e artigiani si appropriarono di tutti gli artefatti immaginabili e furono commercializzati con ogni immaginabile modalità. Furono riuniti sotto un unico tetto nell'esposizione «Valore Aggiunto», patrocinata dal Museum für Gestaltung di Zurigo nel 1991. L'industria si contrapponeva all'artigianato artistico, l'oggetto industriale all'oggetto artistico, il concetto di funzione e forma nel senso del «Werkbund» è presto corrotto o, detto più precisamente, allargato ad altri punti di vista. La forma individuale era in voga, anche se prodotta industrialmente. Il grosso successo dello Swatch fece parte di tutto ciò. La prima collezione fu lanciata nel 1983 e già due anni dopo venne esaltato un orologio, il «Blackout», che ormai attribuiva alla misurazione del tempo solo una funzione secondaria. La decade non si arrestò nemmeno di fronte all'autodelineazione: lo «Yuppie» stava accendendo al palcoscenico degli anni Ottanta.

Il logorio delle forme e dei beni attraverso tale iperattività fu immenso e corrispondentemente il tempo di decadenza breve. Non sorprende perciò, che proprio l'esistito e l'esistente, lo statico e ciò che è mobile furono messi in

discussione e lo status quo divenne tema artistico sul quale si fece luce e intorno al quale ci si interrogò.

La rivoluzione elettronica, tematizzata a partire dalla metà del secolo, diventò realtà prossima e di effetto duraturo per un tempo piuttosto lungo: migliaia di PC (Personal Computer) entrarono a far parte anche dell'abitazione svizzera, sia essa con un assetto high-tech, trans high-tech, tradizionale, minimalista, di «Gute Form» o semplicemente di rusticità. Contemporaneamente si introdussero nel panorama artistico nuovi media. Per gli anni Ottanta, in futuro, lo testimonierà efficacemente l'uso del video, che però oggi nell'ambiente avanguardistico è già considerato sorpassato.

L'aspetto culturale forse più importante concerne il dibattito circa il cosiddetto postmoderno. Da tutte le parti fu ripresa, attaccata, difesa, dibattuta la tradizione del moderno ormai vecchia di 200 anni (rivoluzione francese 1789). Le discussioni abbracciarono l'intero spettro politico, economico ed estetico. Tuttavia la definizione lacunosa del concetto postmoderno condusse per molti tratti, specialmente all'interno del dibattito architettonico, a numerosi malintesi, a tutt'oggi solo parzialmente rimossi. I contributi raccolti nel presente numero approfondiscono gli aspetti, qui appena sfiorati.

Christof Kübler